

ment secoué, s'étonna d'entendre Langevin qui lui disait :

—Monsieur Hercule ! vite, levez-vous !

—Mais il ne fait pas jour.

—Je suis fâché de vous réveiller si matin, mais le temps presse, il ne faut point nous exposer.

Hercule vit, en sautant à bas du lit, que Langevin était fort épouvanté.

—Eh bien ! mon ami, je vais me remettre en route.

Mais Langevin se jeta sur lui.

—Au nom du ciel, ne bougez pas ! Dieu sait ce qui pourrait vous arriver. Ne me quittez pas. Je vais vous mettre en lieu sûr, car vous ne pouvez plus rester ici. Heureusement je me suis réveillé. Tenez, voyez-vous ? il y a une lumière à la petite fenêtre de Lagrange.

—Eh bien ?

—Toutes les fois qu'il y a une lumière à la petite fenêtre de Lagrange, c'est signe de quelque diablerie. Les ombres vont et viennent aux alentours. Dieu me préserve d'en dire du mal. Nous n'avons pas de temps à perdre, M. le comte en personne va faire la ronde par ici.

—Que veux-tu que je fasse ?

—Vous êtes brave, vous, monsieur Hercule, c'est dans la famille, je vais vous cacher dans un endroit où le diable lui-même n'irait pas vous chercher, s'il n'y est pas déjà.

—A Beaulieu, dit Hercule en souriant.

—Justement, et par un chemin qui n'est peut-être connu que de moi. C'est notre ancien curé qui m'a forcé d'y aller avec lui pour chercher des restes de papiers qui appartenaient aux anciens seigneurs. Sauf votre respect, il y en a quelques-uns d'enterrés là.

—Je me souviens, dit Hercule, que le premier escalier de la tour est barré par des grilles, et que j'ai bien enragé, étant enfant, de n'y pouvoir pénétrer.

—Elles sont ouvertes depuis longtemps, je m'en suis aperçu en poursuivant une fois Sultan qui allait aboyer par là, ce qui n'est pas bon signe. Êtes-vous prêt ?

En disant ces mots, Langevin, une lanterne à la main, serrait à la liête un briquet dans sa poche.

—Pour plus de prudence, passons par ici, le chemin est couvert.

Il ouvrit une fenêtre à deux pieds de terre qui donnait sur le derrière de la maison. Ils enjambèrent le rebord de cette fenêtre et traversèrent un petit terrain enclos de haies où poussaient quelques légumes.

Le ciel blanchissait à peine. Le château, les côteaux voisins, commençaient à paraître, baignés de la brume matinale. Hercule promenait partout des yeux ravis, tandis que Langevin, marchant devant, le pressait à voix basse. Il y avait à traverser un champ découvert avant d'arriver à Beaulieu ; mais Langevin, par excès de précaution, passa derrière les haies. Le capitaine, chemin faisant, s'amusa avec un plaisir d'enfant à considérer autour de lui des objets où s'attachaient ses plus anciens souvenirs ; c'étaient des pans de mur en ruine dont il avait souvent escaladé la brèche ; les grosses pierres qui lui servaient de degrés étaient encore à la même place, seulement un peu plus couvertes de mousses et d'herbes sauvages. Langevin était à chaque instant obligé de le pousser et de le rappeler à la prudence. Ils arrivèrent ainsi devant une poterne à moitié enfouie sous la terre et embarrassée de broussailles. Le sol du fossé s'était exhaussé en cet endroit. Langevin écarta de la main les pierres potidreux qui obstruaient l'ouverture et s'y glissa péniblement. Ils virent en entrant un jour au-dessus de leur tête.

—Voyez-vous, dit Langevin, on pourrait

croire que ce conduit ne sert qu'à monter sur la plate-forme ; c'est pourquoi les bleus, du temps de la guerre, n'ont jamais pénétré dans le château bas, mais vous allez voir.

Il battit le briquet, alluma sa lanterne, et descendit quelques degrés rompus ; ils arrivèrent devant une grille épaisse. Langevin déplaça une pierre qui masquait la vieille serrure scellée dans le mur, poussa vigoureusement, et la grille céda sans bruit. Elle donnait passage dans un escalier qui tournait sans fin et où il n'y avait place que pour un homme à la fois, encore fallait-il marcher avec précaution pour ne se point heurter la tête aux jarois. Cet escalier finissait dans une sorte de galerie étroite où Langevin s'avança le premier en rampant.

—Nous sommes ici, dit-il, dans l'épaisseur des murs, et ces endroits servaient aux soldats de l'ancien temps qui se glissaient partout pour défendre la muraille.

Comme il disait ces mots, la flamme de la lanterne faillit s'éteindre sous le vent d'une troupe hideuse de chauves souris effarouchées qui s'envolèrent en leur rasant le visage. Hercule frissonna, car il avait horreur de ces animaux, et Langevin, qui baissait la tête, lui dit en souriant :

—Ah ! les chauves-souris vous font toujours peur ? Vous souvient-il que j'en avais cloué une sur la grand'porte et que vous ne vouliez plus passer dessous ?

Ils arrivèrent en se détournant dans une haute salle carrée, à grandes voûtes, dont les murs étaient charbonnés de dessins grossiers et bizarres.

—C'est ici, dit Langevin en levant sa lanterne, qu'on mettait les prisonniers, à ce que l'on raconte. On voit encore à la voûte deux crocs, — tenez, les voyez-vous ? — qui servaient à les pendre, et ils demeuraient là pendus au milieu de leurs compagnons pour servir d'exemple. Ces pauvres gens n'avaient d'autre jour qu'un grillage taillé là-haut dans une porte masquée par la terre. Je puis vous laisser ici, ou, si vous aimez mieux, dans un réduit moins obscur qui est là tout près.

Ils s'avancèrent dans une seconde galerie qui allait en pente et qui menait dans un des corps de garde où se réunissaient jadis plusieurs hommes d'armes pour la défense d'un point important des remparts.

—Ici du moins vous verrez plus clair ; dans tous les cas, je vous laisserai ma lanterne, et en quelque endroit que vous demeurerez, je défie bien qu'on vous y cherche.

—Mais, dit Hercule en souriant, de quoi comptez-vous que je puisse vivre ici ?

—Y songez-vous, monsieur Hercule ; je reviendrai avant deux heures, soit pour vous retirer, soit pour vous apporter des vivres. Soyez tranquille, je n'aurai guère autre chose en tête, et, si nous sommes assez heureux pour nous échapper tranquillement, je tâcherai de vous accompagner jusqu'à Saint-Florent.

Le métayer, avec un mouvement de cordialité combattu par le respect, tendit la main au capitaine.

—C'est égal, dit-il pour détourner son attention, vous allez toujours bien vous ennuyer.

EDOUARD OURLIAC.

(Suite et fin au prochain numéro.)

Un déjeuner à la Malmaison.

Au nombre des esprits fiers et indépendants qui refusèrent de se courber devant le despotisme de Napoléon, se distingua tout d'abord Népomucène Lemercier, l'auteur dramatique le plus harlé de son époque, et l'un des caractères les plus fer-

mes parmi tous ceux qui se sont dessinés dans la première moitié du dix-neuvième siècle. A cette fixité, à cette raideur de principes, Lemercier alliait, par un rare privilège, une douceur charmante, la plus parfaite politesse, et une gaieté aussi franche qu'originale dans le commerce de la vie intime. Cet homme remarquable, dont nous nous rappellerons toujours avec plaisir la noble amitié et les longs entretiens, osa, comme on sait, lutter contre le soldat-empereur. « On se plait, nous disait-il, à ne parler que du guerrier, du conquérant ; on ne se doute pas combien il y avait de malice, de finesse, d'esprit italien et français dans le vainqueur de Marengo. Ses partisans, ses admirateurs, ajoutait-il, disent, dans leur enthousiasme, que l'empereur revient de droit à la tragédie, au drame historique, héroïque ; mais Napoléon personnage de comédie sera plus piquant, plus curieux et non moins vrai. Il a joué un petit drame intime avec moi, dans une de ces causeries auxquelles on aimait tant à le voir s'abandonner, dont il me força d'être un des principaux acteurs et qui me fit passer, ainsi qu'un de mes amis qui était le héros de l'affaire, par les plus poignants péripéties.

Le fait que l'illustre écrivain nous raconta nous parut piquant et nous inspira les scènes qui suivent.

Il faut que le lecteur ait la complaisance de se reporter vers l'époque de la république française, à ce temps où le premier consul rêvait déjà l'empire. Ces jours de transition sont curieux à étudier. La France était forte, respectée, admirée au dehors, et bouillonnait d'indignation, d'attente, de conspirations au dedans ; les salons se reformaient : on y faisait une guerre acharnée d'épigrammes aux parvenus, aux fournisseurs, aux dilapidateurs, même aux généraux sans éducation. Les plus ardents conspirateurs en ce genre étaient les royalistes, qui se croyaient sur la voie du retour, qui s'obstinaient à voir un nouveau Monck dans le chef du gouvernement, et qui le faisaient assiéger par Mme Bonaparte et sa tante Mme Fanny de Beaubarnais, bas-bleu sans talent, bel-esprit de l'ancien régime, qui fatiguait le premier consul de ses exigences et de ses ridicules prétentions.

—Ma foi, je ne suis pas fâché de l'expédition matinale que vous m'avez fait faire, mon cher Lemercier. Quelle fraîcheur odorante il fait ici ! on y respire un air pur, une brise embaumée qui berce l'esprit d'idées riantes et poétiques.

—Alors, vous n'avez pas quitté, mon cher Lebrun, l'atmosphère que vous respirez habituellement.

—Ceci, mon ami, est un madrigal dont il faut que je remercie humblement le jeune et sévère auteur d'*Alcibiade*.

—L'éloge juste et mérité est chose si douce à formuler par la plume ou à colorer de paroles harmonieuses, et vous l'avez si bien prouvé dans votre belle ode à Buffon !...

—Oui, louer est doux ; mais l'épigramme incisive, mordante a bien son prix, et je la préfère à tout maintenant. C'est une justice rapide et puissante qui prévient ou réprime le vice, la sottise et même l'ambition. L'épigramme, fille de la satire de Perse et de Juvénal, est cependant toute française, car elle ne procède point de Martial, son créateur, qui la fit courtisane de dix empereurs romains, surtout de ce fou cruel appelé l'omilien.

Que voulez-vous, mon ami ? la nécessité était sa muse, et cette muse terrible vous inspire aussi.

—Je n'ai pas, du moins, cédé à ses obsessions.

Oh ! je le sais, et vos épigrammes contre tout ce qui se fait le prouvent suffisamment ; mais, mon ami, la lutte devient inégale : c'est affronter inutilement un danger réel, imminent. Le nouveau chef du gouvernement ne pardonne pas plus, et peut-être moins les épigrammes que tous ceux qui l'ont précédé.

—Je le sais, mais que voulez-vous ?... Imiterai-je la plupart des écrivains du jour, qui trouvent des vers, de l'inspiration, de la louange pour tout soleil levant ? N'êtes-vous pas profondément affligé, mon cher Lemercier, de la versatilité de nos hommes de lettres ? de voir nos muses si courtisanes ?

—Sans doute. Ce n'est pas une raison cependant pour boudier, fuir le monde, rester dans sa